

# O

LES TENDANCES DE "L'OBS"

## La fleur de l'art

*Avec l'exposition "Epiphyte", la maison Artercurial invite dix fleuristes-artistes à créer des installations florales éphémères s'inspirant d'œuvres d'art, qui seront mises aux enchères cet automne*

Par DORANE VIGNANDO

**T**ravailler les fleurs n'est plus considéré comme une activité ringarde, c'est devenu un art à part entière! » avait déjà osé Sixtine Dubly, journaliste et fondatrice du Collectif de la Fleur française, avec son bel ouvrage « Bouquets. La tentation des fleurs ». Simple poignée de pâquerettes ou composition de maestro, la fleur, éternelle source d'inspiration depuis le XVI<sup>e</sup> siècle, s'épanouit aujourd'hui dans tous les secteurs: déco, gastronomie, mode... L'heure est aux bouquets de macarons de reines-des-prés, aux silhouettes végétales imprimées de la tête aux pieds, au mobilier et au papier peint aussi fournis en plantes exotiques qu'un tableau du Douanier Rousseau, tandis que les réseaux sociaux s'extasiaient devant les clichés d'un bar à fleurs ou d'un herbier renfermant des gerbes d'espèces rares et oubliées. Plus pop que romantique, l'art floral se métamorphose. En particulier au travers des compositions inventives signées par une nouvelle

▲ CRÉATION DE LA BOUTIQUE DEBEAULIEU (PARIS).



génération de fleuristes qui s'affranchissent des stéréotypes pour exprimer leur identité, nourrie de références picturales et littéraires. Un peu comme en cuisine avec la nouvelle garde de chefs, ces virtuoses des pétales et du végétal, souvent issus de la mode ou d'écoles d'arts appliqués, réinventent l'horticulture.

Une dizaine d'entre eux sont ainsi mis à l'honneur à l'occasion de la Biennale de Paris, lors d'une expo présentée par la maison de ventes Artcurial. « *Epiphyte. Dialogue floral* », mise en scène par Sixtine Dubly », peut-on lire sur le carton d'invitation. « *Epiphyte, du nom de ces plantes qui poussent en se servant d'autres plantes comme support pour se développer. Ici, la création éphémère et hybride du fleuriste se déploie à partir de l'œuvre d'art* », explique l'intéressée. Le visiteur découvre les bouquets et autres sculptures florales exposés in situ à côté des créations dont ils s'inspirent, mises aux enchères entre octobre et décembre prochains. Pierre Banchereau (de la boutique Debeaulieu), ex-chasseur de têtes qui fleurit aujourd'hui les espaces des plus grandes griffes de la mode et s'est fait connaître en travaillant les espèces anciennes et désuètes, ouvre ce dialogue entre art et nature. Il s'est ainsi laissé inspirer par l'univers de l'architecte et designer italien Ettore Sottsass en choisissant le secrétaire « Nefertiti » (1968) pour imaginer à son tour « Graffiti », un arrangement de mousses, d'anthuriums blancs, de roses et de chrysanthèmes colorés. Autres installations florissantes: celle de Louis-Géraud Castor, qui réinterprète librement la période surréaliste de l'artiste Alberto Giacometti et son lampadaire « Feuille » (1936); mais aussi cette étrange silhouette de pétales de roses retournés à la main par Claire Bonneau (de l'atelier Nue Paris), s'inspirant d'un tableau orientaliste d'Eugène Girardet. Le jeune Jefferson Fouquet modèle, lui, la matière fleur de manière très contemporaine, en réalisant une installation spatiale de deux mètres de diamètre, constituée d'anthuriums posés en spirale, aux couleurs travaillées à la bombe et aux reliefs en plâtre. Celle-ci renvoie à une céramique émaillée de 1949 de l'artiste italo-argentin Lucio Fontana, dont le prix est estimé à près d'un million d'euros... ■

« *Epiphyte. Dialogue floral* », du 7 au 14 septembre chez Artcurial, 7, rond-point des Champs-Élysées, Paris-8<sup>e</sup>.  
« *Bouquets. La tentation des fleurs* » de Sixtine Dubly, éd. Assouline, 2016.



## Chantons la Serenade

Ah, le tennis ! Dans les années 1920, jamais personne n'avait encore vu une joueuse les bras et les guibolles à l'air, et on regardait, ahuri, Suzanne Lenglen. Dans les années 1950, personne n'avait vu de joueuse avec une culotte de couleur, et on relaquait celle de Gertrude Moran. Dans les années 1980, personne ne se souvenait d'à quel point le blanc est transparent (nos ancêtres le savaient), et on guettait la transpiration de la championne Anne White, eh eh. Et chaque fois, remontrances, scandales. Non, la polémique sur la tenue de la joueuse Serena Williams ne date pas d'hier. Ça peut même arriver aux hommes : Andre Agassi avec son short en jean, porté sur un caleçon de Lycra fluo, ça jasait. Y avait déjà des gens pour dire que, merde, on n'allait quand même pas foutre en l'air leur « écran » (le court de tennis) avec ces tenues « vulgaires » ! Et quand le président de la Fédération française de Tennis, Bernard Giudicelli, y va de son verdict sur l'académique (eh ouais, l'ami, c'est comme ça que ça s'appelle, ces combi ; photo) de Serena Williams, il doit se sentir la bonne conscience de celui qui est dans son rôle, au fond. Il sauve les meubles, c'est ce qu'il doit penser. Il ignore que les plus grandes émancipations vestimentaires viennent toujours du sport et de la danse. Que la liberté de mouvements, exigée par le sport, pousse à révolutionner chaque fois les habits. Il ignore que l'habit crée le sentiment de puissance, sans dopage, et offre la liberté. Il peut regretter l'époque où le blanc, au tennis, avait été choisi parce qu'il symbolisait des vies de farniente et était peu porté par les pauvres (parce que salissant). Il peut faire ce qu'il veut, le vêtement gagnera. Et le sport y gagnera. ■